

Politiques du silence

Entretien avec Vinciane Despret

Clémence Seurat : Beaucoup d'entre nous passent plus de temps à observer et percevoir, de nos fenêtres, de nos balcons, de nos jardins, un printemps qui nous paraît moins silencieux qu'à l'accoutumée. Dans un court texte récemment publié, tu évoques Monsieur Palomar, le personnage du roman éponyme d'Italo Calvino, qui « *avait décidé que sa principale activité serait de regarder les choses du dehors.* » En écoutant le chant des merles, Monsieur Palomar se rend compte qu'il est ponctué de silences. Ces silences, importants dans leur communication nous dis-tu, viennent souligner notre silence actuel, à nous humains. Tu proposes de regarder le silence que produit l'arrêt de nos sociétés du point de vue des oiseaux. Que dire de ce silence et à quoi nous peut-il nous inviter ?

Vinciane Despret : Durant ses recherches sur l'alouette des champs, l'ornithologue Thierry Aubin s'est demandé ce sur quoi reposait la signification de son chant : était-ce la fréquence, l'intensité, la hauteur ou l'ordre des notes ? Il a alors enregistré le chant d'un oiseau et l'a diffusé à d'autres tout en modifiant certains paramètres afin d'observer leurs réactions, un test fréquemment pratiqué par les ornithologues. Pendant des années, il a ainsi trafiqué la bande, si l'on peut dire, mais rien ne se passait. Il ne comprenait pas ce qui codait jusqu'au jour où il augmenta et diminua les silences, ce qui fit réagir l'oiseau différemment. Là où nous avons peu de prise sur ce que signifie un silence, sa durée ou son intensité, les oiseaux excellent et nous sont en cela extrêmement énigmatiques. Alors que nous pensons pouvoir élucider, du moins en partie, ce qu'ils ont à nous dire, nous nous rendons compte que nous en sommes incapables car nous n'avons ni le sentiment, ni l'écoute, ni l'expertise du silence. Nous pouvons connaître les oiseaux et tenter de déchiffrer ce qu'ils se disent, mais leur part d'hermétisme nous oblige à nous dire qu'ils sont plus malins que nous. Cela m'intéresse car l'exceptionnalisme humain a toujours fonctionné avec un « quand même » – les tigres courent plus vite que nous, soit, mais *quand même*. Nous nous rendons compte soudainement qu'il y a un endroit où les oiseaux sont vraiment plus experts que nous, si experts que nous ne comprenons pas leur champ d'expertise ni même ce qui est en train de se passer.

Le silence est évidemment un terme à évoquer actuellement car les bruits du monde se sont sérieusement apaisés. D'un seul coup, on entend les oiseaux. On pourrait en faire un problème subjectif : l'impossibilité d'être à l'extérieur nous invite à passer du temps aux interfaces de nos maisons – balcons, fenêtres, jardins –, nous entendons le chant des oiseaux car nous sommes maintenant prêt·es à les entendre. Ce serait embêtant de ne retenir que cette explication car les oiseaux ont bien compris ce qui se passe. Ils ont de la mémoire et perçoivent très bien le changement. Par ailleurs, le début du confinement a correspondu exactement au moment où les oiseaux font leur territoire – un moment où ils s'en donnent à cœur joie. Il n'est pas impossible que les oiseaux aient saisi l'aspect inhabituel de la situation et compris qu'ils avaient enfin un temps de parole et l'espace sonore pour eux. Les oiseaux ont une perspective à prendre en compte sur cette histoire. Leurs territoires pourraient d'ailleurs différer cette année de ce qu'ils ont été auparavant. C'est là un point de basculement intéressant.

Nous n'entendons pas les oiseaux parce que nous sommes moins affairés ou qu'il y a du silence, nous les entendons mieux peut-être parce qu'ils *se donnent* mieux à entendre. Face à notre retrait

et à la mise en suspens de l'*anthropo-cacophonie* qui envahit habituellement le monde, les oiseaux nous disent qu'ils vont maintenant en profiter. D'une certaine manière, les transformations que nous observons pourraient se lire comme des revendications de leur part pour plus de silence ou une meilleure répartition des espaces de parole – des temps de parole comme dit Bernie Krause. Notre silence laisse la place à d'autres.

Souvenons-nous que ce silence a suscité des choses que nous aimions. Je me demande ce que nous allons retenir de cette période, terrible et tragique pour beaucoup, source d'apprentissage pour d'autres dont les conditions sont privilégiées. La question de la survie, matérielle et mentale, ne se pose pas de la même manière à toutes. Mais qu'allons-nous garder précieusement en mémoire de ce qui nous a fait réfléchir à la manière dont la vie que nous considérons comme normale auparavant n'était pas si normale que cela ? De nombreuses choses méritent d'être considérées comme non-évidentes.

CS : Les oiseaux pourraient alors devenir les alliés de celles et ceux qui ne veulent pas de *retour à l'anormale* après cette pandémie et le confinement. C'est peut-être là que pourrait agir cette mémoire commune et collective ?

VD : C'est dans ce sens que j'ai écrit le texte auquel tu as fait référence. Le narrateur nous dit que les oiseaux sont prudents – ils savent que les choses ne sont pas comme d'habitude –, ils sont attentifs et ont de la mémoire. Que cela signifie-t-il ? Avoir de la mémoire permet de comparer une expérience avec un état antérieur. C'est peut-être aussi cela qu'il nous faut apprendre : comment allons-nous garder en mémoire, non seulement les horreurs et les tragédies, mais tout ce sur quoi cette crise offre un effet de loupe ? Nous nous demandons à présent comment ce qui nous paraissait si familier et si évident a pu nous paraître normal. Comment avons-nous pu ne pas voir ou estimer normal que des gens exposent leur corps, produisent un travail invisibilisé et non reconnu ? Gardons en mémoire, non seulement le silence et les possibles ouverts par cette crise – dont beaucoup sont abominables –, et surtout ce que nous avons vu à propos de nous-mêmes, de notre cécité et de notre indifférence.

CS : Dans ton livre *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, tu proposes un abécédaire qui nous fait voyager à travers une collection d'histoires aussi incroyables qu'étonnantes concernant les animaux : tu nous montres, de manière bienveillante, leur intelligence, leur malice et leur humour. Tu proposes aussi de renverser la perspective et de nous demander ce que les animaux pensent des questions qu'on leur pose, sachant que nos questions conditionnent en partie leurs réponses. Si je pense à cet ouvrage, c'est parce qu'un animal a fait une entrée fracassante sur la scène mondiale : le pangolin. S'il s'invitait dans ton abécédaire, que nous dirait-il ?

VD : Dans mon travail, j'observe les scientifiques qui posent des questions aux animaux et ce que cela produit. Je pense à la manière dont les moutons sont interrogés par les pratiques scientifiques de la zootechnie, intéressées par ce qu'ils mangent et à la manière dont, pour le dire vite, ils convertissent de l'herbe en gigot. La primatologue Thelma Rowell a remis en cause la fiabilité du jugement selon lequel les moutons sont des animaux bêtes. Pour quelles raisons les chimpanzés seraient-ils plus intelligents qu'eux ? Elle a alors mis en place un dispositif dans lequel les moutons peuvent avoir des relations sociales et s'organiser comme ils l'entendent, puis elle leur pose les mêmes questions qu'aux chimpanzés. Dans cette configuration, leurs réponses s'avèrent beaucoup

plus intéressantes que celles données lorsqu'ils se trouvent au sein de troupeaux mal équilibrés, constitués pour les besoins de l'élevage et non selon leurs affinités.

Je n'ai pas vu de travaux scientifiques étonnants concernant le pangolin. Si je devais enquêter, je regarderais ce qui a été dit à son sujet. Est-ce un animal dont on considère qu'il est trop primitif pour avoir des choses intéressantes à dire ? Quelqu'un rétablit-il ou conteste-t-il le scandale hiérarchique dont il aurait pu être victime ? Je travaillerais de cette manière, comme j'ai procédé récemment avec le wombat. Ce petit marsupial vit en Australie et s'est rendu célèbre lors des incendies de 2018 lorsqu'on a découvert que de nombreux animaux avaient trouvé refuge dans son terrier.

Il m'est difficile d'imaginer la bonne question à adresser au pangolin. En tout cas, il ne présenterait aucune manifestation lorsqu'il est atteint du Covid-19. Il n'a pas joué ce rôle de sentinelle décrit par Frédérick Keck lorsqu'il étudie les oiseaux qui avertissent des pandémies aviaires dans les pays où elles sont redoutables et redoutées. Dans l'état actuel des choses, on ne s'est pas questionné sur son rôle de transmetteur, depuis les chauve-souris semblerait-il, mais tout cela reste très hypothétique.

CS : La crise du Covid-19 pose la question de notre rapport aux vivants et aux animaux, qu'ils soient sauvages, domestiques ou élevés à des échelles industrielles. La philosophe brésilienne Deborah Danowski utilise le terme d'« holocauste » pour dénoncer la réalité industrielle de notre consommation de viande. Eduardo Viveiros de Castro, son compagnon, nous rappelle que les Indiens d'Amazonie considèrent le fait de tuer un animal comme un assassinat. La philosophe américaine Donna Haraway nous invite à trouver une manière d'honorer les animaux, en dehors de la logique du sacrifice en vue de les manger. Ce sont des pistes pour voir dans les animaux plus et autre chose que des êtres tuables. Cette crise peut-elle selon toi nous permettre de repenser nos relations aux animaux et à réapprendre d'autres manières de faire avec eux ? Et si oui, comment ?

VD : Nous savons depuis longtemps que nos relations avec les animaux doivent changer et que notre manière de vivre n'est pas tenable. Nous savons tout cela et pourtant, nous n'avons pas changé grand-chose – et je dis cela sans négliger le travail des mouvements militants. Qu'est-ce qui fait que nous ne soyons pas intervenu·es et que nous ne nous soyons pas fâché ? Là où la crise aura peut-être été intéressante, c'est dans l'effet de loupe qu'elle offre sur ce que nous savions sans savoir, ce que nous savions tout en préférant regarder ailleurs – on savait mais on se sentait impuissant·e. Va-t-on continuer ainsi à tout mettre entre parenthèses ? À faire comme si on savait mais sans *faire avec* ou à *partir de* ce qu'on sait ?

Sur la question des animaux, j'évoquerais Frédéric Keck qui se réfère de manière intéressante à Jared Diamond qui écrit que les zoonoses sont le prix à payer de la domestication et des échanges entre humains et animaux. Tous deux s'en sont sortis en modifiant leur système immunitaire de telle sorte à ce que leur cohabitation ne soit pas mortelle. Or, aujourd'hui, elle le devient. Pour Jared Diamond, c'est l'extension des pratiques d'élevage qui rend ces zoonoses si redoutables. Frédéric Keck alerte sur le fait que cette extension n'est pas simplement quantitative : d'autres manières d'élever sont apparues comme l'élevage en batterie, ce que Deborah Danowski appelle en effet l'holocauste. Le mode actuel de production de viande, par les conditions de vie abominables imposées au bétail, permet aux virus de se propager et favorise des échanges qui deviennent meurtriers des deux côtés.

Ces types d'élevage déterminent que tout être, hormis l'humain, est tuable, ce que Donna Haraway conteste fermement. Le virus est venu renverser cette situation alors même que nous continuons à nous considérer en dehors de cette équation. Ironie de l'histoire, c'est la « tuabilité » généralisée que nous avons conférée aux animaux qui fait que nous sommes nous aussi devenus tuables aujourd'hui. Il nous faut l'envisager et cela nous scandalise. Dans un très bel article écrit après avoir survécu à une attaque de crocodile à l'issue d'une lutte épique, Val Plumwood se demande la raison pour laquelle il nous est si révoltant d'imaginer pouvoir être tués par d'autres animaux alors que les tuer nous paraît absolument normal. De la même manière, ce virus, qui provoque des morts prétendument inattendues et imprévisibles, fait peser une menace de mort sur nous, les humains. Nous devenons tuables alors que nous luttons désespérément pour nous définir comme des êtres non tuables – on aurait peut-être tort sur cette question.

Certains disent que nous sommes « les virus du monde ». Jusqu'à présent, c'est nous qui avons le plus abîmé le monde – bien plus que le coronavirus. Ce « nous » ne signifie pas « nous tous les humains », mais désigne les quelques humains et les quelques autres qui ont laissé faire – je m'inclus dans ce « nous » –, qui ont rendu l'air de la planète irrespirable et empêché d'autres de satisfaire leur besoin primordial de respirer. Je perçois une analogie sérieuse entre ce virus qui attaque les systèmes respiratoires et le fait que certains d'entre nous ont rendu ce monde irrespirable. Ce virus n'est ni une réponse ni une punition – surtout pas ! Ce monde ne pouvait déjà plus respirer avec nous. Je précise pour finir qu'il n'est pas dans l'intérêt du virus de tuer tous ses hôtes : il a besoin d'eux pour proliférer. Nous, en revanche, nous n'avons aucune forme de sagesse et ce virus profite visiblement de trop nombreuses occasions. Nous-mêmes avons considéré – ce « nous » ici est celui du capitalisme – comme une opportunité de tout cannibaliser, détruire et faire mourir.

CS : Récemment, le chercheur Didier Sicard a dénoncé le manque de recherches sur les origines animales des épidémies et de moyens des Instituts Pasteur dans des zones de déforestation en Asie du Sud-Est, alors qu'elles deviennent d'importants foyers de maladies, notamment des derniers virus (SRAS).

VD : Cette crise a un double effet de loupe : elle pointe les dégradations des systèmes de santé et des habitats de nombreux animaux, ce qui entraîne des cohabitations de plus en plus dangereuses de part et d'autre. Par exemple, la déforestation en Afrique affecte les chimpanzés de multiples manières : ils n'ont plus d'endroit où vivre ni manger, ce qui génère chez eux un stress permanent alors même qu'ils sont contaminés par des maladies humaines les promettant à une mort certaine.

La déforestation produit des contacts et des proximités qui ne sont souhaitables ni pour les animaux ni pour les humains, car nos systèmes immunitaires ne sont pas équipés pour transporter ou faire face à des virus qui laissent les autres indemnes. Quant au sous-équipement de la recherche aujourd'hui, on commence à savoir ce sur quoi travailler mais les financements ne sont pas disponibles. La répartition de l'argent pose vraiment question ! Comme le dit Baptiste Morizot, on a lancé pendant des années des navettes spatiales pour découvrir des vies extraordinaires et exotiques sur d'autres planètes, sans se rendre compte que notre propre monde grouille de vies formidables, intelligentes, fascinantes de complexité et exubérantes d'inventivité. En quelque sorte, l'argent de la recherche est parti dans l'atmosphère pendant qu'on la détruisait.

CS : Dans un très beau texte paru dans *Libération*, Paul Preciado écrit : « Si nous avons porté autant d'énergie à chercher comment communiquer avec les arbres que nous en avons consacré à l'extraction et à la transformation du pétrole, peut-être que nous serions capables d'éclairer une ville par la photosynthèse, ou nous pourrions sentir la sève végétale courir dans nos veines, mais notre civilisation occidentale s'est spécialisée dans le capital et la domination, dans la taxonomie et l'identification, pas dans la coopération ni dans la mutation. »¹

VD : Il a parfaitement raison. Et si on s'y était intéressé un peu mieux et plus tôt, l'extractivisme aurait probablement été rendu plus difficile et aurait suscité des protestations plus vigoureuses et violentes.

CS : La tentation est grande de faire parler le virus alors qu'il n'a sûrement rien à nous dire, comme l'a bien souligné Guillaume Lachenal dans une de ses chroniques pour *Libération* : il cherche juste à poursuivre son chemin, de poumons en bulles d'air. Mais au moins nous invite-t-il à penser à partir des effets qu'il produit et qui se mesurent à l'échelle planétaire, si minuscule soit-il. Cela m'évoque ton travail de recherche sur les morts, où tu avais fait le très bel exercice de *penser à partir* des effets que produisent les morts, *à partir de* leur agentivité. Comment cette posture pourrait-elle nous aider ici ? Que ce virus nous invite-t-il à penser selon toi ?

VD : Cette expression est extrêmement importante. Elle vient du livre *Jubilé* de Bruno Latour, un ouvrage sur le religieux, dans lequel il nous dit que l'on pense *à partir des* êtres et non *avec* eux. L'expression rend bien compte du fait qu'ils nous *font faire* des choses. « À partir de » traduit l'agentivité ou la puissance d'agir particulière qui unit des êtres aux formes d'intentionnalité extrêmement hétérogènes. En effet, nous ne parlons pas *avec* ce virus – et l'interpréter comme un être intentionnel n'est pas une bonne idée. Il a de l'agentivité mais son intentionnalité ne relève pas du même registre que la nôtre. Penser *à partir de* lui ouvrirait de multiples voies. On pourrait penser *à partir de* ce qu'il nous montre, de la crise dans laquelle il nous a mise, bien malgré lui, et de son effet de loupe – il n'en avait pas l'intention, il voulait juste suivre sa route et se multiplier, répondre à son programme de virus en quelque sorte.

« À partir de » exprime aussi un élan vers l'avenir. Que pourrions-nous faire à partir de ça ? Il s'agit non pas de nous demander ce que ce virus nous *fait faire* – on le voit et ce n'est pas toujours très encourageant – mais d'une question immanente qui relève d'un autre ordre : qu'allons-nous pouvoir faire de telle sorte à ce que ce virus nous fasse faire ? Cette question relève de la voix moyenne², un trait grammatical que Bruno Latour nous a appris à aimer et que les Grecs cultivaient : le *faire faire*, *se laisser convoquer*.

Je pense à une autre forme grammaticale qui me plaît beaucoup : la conjugaison au futur antérieur. Pourquoi ? Tout d'abord, il est hors de question de dire que cette crise, qui est une tragédie pour tant de personnes, a un quelconque effet positif – j'insiste là-dessus. Ce serait une position égoïste, même si certain·es d'entre nous, privilégié·es, peuvent apprécier qu'elle nous fasse ralentir, entendre le chant des oiseaux ou respirer un air moins pollué. En revanche – et je ne suis pas seule à penser ici, je suis nourrie de toutes ces publications en ligne, de tou·tes ces philosophes,

¹ « Une autre voix », *Libération*, 23 octobre 2015.

² La voix moyenne est un trait grammatical à cheval entre voix passive et active : elle exprime une action qui affecte le sujet qui est à la fois sujet et agent du groupe verbal.

sociologues, historien·nes, infirmières qui essaient de nous faire penser –, il me semble qu’il nous faut impérativement garder la mémoire de cette crise afin de nous dire dans le futur : « voilà ce que la crise nous *aura appris*, voilà ce qu’elle nous *aura fait faire* ». La construction grammaticale du futur antérieur nous permet de nous dire maintenant : « espérons que cette crise *aura été* une occasion d’apprendre et de changer ». Tout ce que l’on peut faire actuellement est de formuler des souhaits. Non pas au sens d’une prophétie ou d’une prédiction, mais au sens de ce qui met en mouvement et oblige à garder la mémoire. Espérons que nous pourrions dire que cette crise *aura été* une occasion de ne plus jamais revenir à l’anormale. Et surtout, l’occasion de contester ce que l’on nommait « normal » dans la situation que nous vivions auparavant.

CS : Il s’agirait alors de penser à partir d’une projection souhaitable ?

VD : Se projeter me semble difficile actuellement. Dans son journal, Virginia Woolf écrit : « le futur est sombre³, ce qui est la meilleure chose qu’un futur puisse être. » Tout comme notre présent, notre futur est sombre et bourré d’incertitudes. On ne sait pas ce qu’il y a dans ce noir, dans cette semi-obscureté, et c’est là peut-être que réside notre chance : il y a encore suffisamment d’incertitudes pour se dire que des possibles pourront être réactivés. Je ne fais pas de prédictions ni de projections, ce n’est pas le rôle des sciences sociales. On ne peut pas savoir de quoi demain sera fait mais on peut espérer que cet assombrissement soudain du futur va permettre de cultiver des imaginations et des possibles. Et il me semble que cela commence. Pas partout car beaucoup vivent dans l’urgence de devoir avant tout survivre ou vivre au jour le jour, mais il faut garder précieusement cette idée de continuer à imaginer des futurs qui seraient un non-retour à *l’anormale* – puisque rien n’était normal.

CS : Cette idée de futur antérieur était déjà présente dans ta recherche sur les morts. Tu écrivais qu’il y a deux temps avec lesquels on peut parler à partir d’eux : le conditionnel et le futur antérieur.

VD : Lors des funérailles de mon père, une de ses amies a dit une phrase magnifique : « notre vie aura été bien plus jolie avec lui. » Le passé composé aurait été adéquat et elle aurait pu dire : « notre vie a été bien plus jolie avec lui. » Mais elle ne l’a pas utilisé, dans cette situation extraordinaire. Toute une recherche est à mener sur ce futur antérieur qui n’envisage pas le passé derrière nous. « Notre vie aura été bien plus jolie avec lui » signifie que le joli de cette vie est encore devant nous, c’est-à-dire que la part pleine de promesse du passé est en train d’habiter le futur. Ce que cette dame manifestait, c’était le refus radical et délibéré d’une rupture entre un passé qui serait terminé et un futur qui aurait dû faire totalement abstraction de ce passé. D’une certaine manière, elle refusait l’idée selon laquelle, lorsque les morts sont morts, ils sont morts. Elle donnait à la vie de mon père une continuité remarquable, intensifiée par le futur antérieur. C’est un coup de génie de sa part.

CS : L’utilisation du futur antérieur vient alors casser la linéarité passé - présent - futur.

VD : Oui. L’historien Stéphane Audouin-Auzot a écrit que nous vivons une temporalité que notre génération ne connaissait pas : elle n’est plus linéaire et ne va pas de soi, comme celle de la première Guerre Mondiale. Nos temps sont chaotiques et secoués, suspendus à des annonces qui se font au fur et à mesure. Bien sûr, nous ne sommes pas en guerre contre le virus et Stéphane Audouin-Auzot refuse la version macronienne du « nous sommes en guerre » – et si on a besoin de

³ « The future is dark. »

cela pour rallier les gens à des perspectives militaires et désigner des traîtres et des déloyaux, je n'adhère surtout pas à ce genre de programme. En revanche, on peut penser que nous sommes *comme* en temps de guerre, dans une temporalité complètement suspendue, entre parenthèses. Au début de la guerre 14-18, on pensait qu'elle durerait 15 jours, que tout irait bien après, puis on se rendait compte que non, et ainsi de suite. S'il y a peut-être un avant et un après, ce n'est pas aussi simple que ça.

CS : Un des aspects qui me frappe dans la situation actuelle est la violence inédite et inouïe avec laquelle les pouvoirs publics isolent les personnes âgées pour leur propre sécurité sanitaire, et rendent les temps du recueillement et de la cérémonie funéraire quasi impossibles. Que penses-tu de cet état de fait qui semble avoir été accepté sans grande résistance, alors qu'il remet profondément en cause les liens à nos anciens et à nos morts, ou du moins dans la manière dont les sociétés occidentales les honorent ?

VD : J'ai entendu des gens dire leur très grande souffrance et je suis moi-même touchée car j'ai un oncle, le frère de mon père et dernier survivant de la fratrie, qui est en maison de repos de manière provisoire. Je lui ai parlé récemment, il est enfermé dans sa chambre depuis un mois, seul, n'a rien à faire, ne peut ni voir personne ni sortir. Essayer de le consoler était extrêmement dur. Dans ces maisons de repos, la solitude est d'autant plus atroce que les seuls contacts autorisés, ceux avec les soignant·es, sont compromis par les masques qui rendent la communication difficile, surtout pour des personnes âgées qui n'entendent ou ne voient plus très bien. On peut bien essayer de faire pétiller ses yeux mais bon... Et il est actuellement impossible d'assumer les funérailles de ses proches. Je t'avoue que je suis très désemparée devant cette situation. Bien sûr qu'il faut des mesures sanitaires mais je ne comprends pas comment on a pu arriver à ce point d'inhumanité justement pour des raisons qui se prétendent humanitaires.

Les événements relatifs à des morts multiples sont des événements collectifs : ils se négocient collectivement et suscitent des réponses collectives – ou des émeutes, on l'a déjà vu. Actuellement, tout empêche le collectif d'émerger. C'est peut-être là que réside le drame et le paradoxe : ces événements censés réunir les gens, pour les aider à faire avec la réalité de la mort et l'injustice, et éventuellement la dénoncer, sont entravés par des préoccupations hygiénistes, sanitaires et politiques qui anesthésient la puissance collective que ces événements faisaient naître. On est impuissant parce qu'on n'a plus les outils qui nous permettaient collectivement de manifester le peu de puissance qu'on avait.

Certains événements nous permettent de redevenir un être collectif, comme les rites funéraires exprimant ce que veut dire faire solidarité. On comprend ce que signifie honorer ensemble un mort qui a compté et dire : « Ta vie a compté et comptera encore. Ce que tu as été restera. » On apprend à conjuguer ensemble le futur antérieur. Finalement, c'est cela que nous avons perdu ou que nous sommes en train de perdre. On est en train de priver une part de la société du meilleur qu'elle pouvait produire en étant en collectif.

Entretien réalisé pour Radio Informal en avril 2020 dans le cadre du programme Antivirus de la radio ¶node.